Charbonnier

Monsieur Guerrin, 86 ans, nous conte ses souvenirs de guerre. En forêt de Scey-sur-Saône.

Récit recueilli par M. Friot et publié sur les Reflets Comtois en 1991.

Mon père était bûcheron-charbonnier ; j'ai travaillé avec lui tout gamin. Puis je suis devenu maçon. Arrive la guerre en 39 et l'occupation. Plus de matériaux, plus de travail. Alors comme on a besoin de charbon de bois pour les "gazos", je redeviens charbonnier. Je travaille pour une société qui fournit Peugeot. Je ne suis pas le seul : on ne compte pas moins de quinze charbonniers en forêt de Scey-sur-Saône.
Je... c'est à dire nous. Car l'entreprise sera familiale. Je suis marié, trois enfants. D'autres viendront. Tenez Claude que voilà est né à Scey, dans le bois de Notre-Dame en 1941. Il y a de l'ouvrage pour beaucoup de bras.
Avant de "cuire" le bois, il faut le couper, le façonner, l'entasser. On utilisait le rondin, la charbonnette. Ma femme était plus habile que moi : elle "faisait" un stère à l'heure. Je n'ai jamais atteint cette cadence. Mon aîné avait douze ans. Plus d'école pour lui : il entassait ou aidait au transport à pied d'œuvre, soit par roulage à l'aide de "brouettes à cornes", soit par schlittage.
La période de coupe terminée, on fabriquait le charbon. Première opération, repérer les anciennes places à charbon ou en établir de nouvelle. Ceci fait, transport du bois et édification des fours. Mise à feu et... surveillance ; c'est tout un art. Il faut savoir se protéger des vents en établissant des pare-brises qu'il faut placer et... déplacer. On est à la merci de petits incidents aux conséquences graves ; une meule peut s'enflammer et tout sera fichu. Une fois, on n'arrivait pas à contrôler l'allure du feu, tous interstices bouchés ; il y avait un tirage parasite. Surprice : c'était un simple trou de rate dont le tunnel souterrain amenait l'air indésirable.

Photo M. GUERRIN

La vie en forêt ? Rude, mais saine.

Que dire de la vie en forêt ? Sinon qu'elle était rude. Pour se loger, on construisait une cabane à l'aide de perches entrecroisées ; on isolait avec des fougères ; le toit était de branchages et de feuilles ; au sol, la terre battue ; mobilier des plus sommaires. Installation importante réalisée dès l'arrivée : la cave. Non pas creusée, mais sur trois côtés un toit en rondins recouvert de glaise mélangée à des feuilles ; fermeture par une claie bien isolante. On y entassait les quelques légumes et réserves.
On était en pleine occupation. Rationnée, la nourriture était rare. Pas de jardin possible dans les bois ; ça pousse mal. Ce qui nous sauvait... le braconnage ! C'était bourré de lièvres, faciles à attraper au collet. Pensez-donc, c'étaient les gendarmes qui nous trouvaient le fil à lacets. On pouvait donc faire du troc avec les paysans. Même la viande de renard trouvait preneurs. Et leurs peaux étaient recherchées...
Autre problème : l'éclairage. Pas beaucoup de carbure et ça fonctionnait mal. Les gamins se rappellent ; ils confectionnaient des papillotes en papier et les allumaient pour éclairer leur mère quand elle changeait le petit dernier. Et ils se brûlaient les doigts... L'eau, si l'on était à côté d'un ruisseau, gare aux moustiques. Pas de savon : on se lavait en se frottant avec un galet et, une demi-heure après, on était aussi noir qu'avant. Il fallait faire des kilomètres pour aller chercher un peu de lait.
Drôle d'époque. On voyait arriver toutes sortes de gens qui se cachaient ; surtout des réfractaires du STO. Nous ne posions jamais de questions.
Dans ma famille, nous sommes quinze enfants. Je suis l'aîné : cinq ont plus de quatre-vingts ans. Encore tous en vie, nous totalisons plus de mille ans. Cette belle santé, cette résistance, nous la tenons certainement de notre père... l'homme des bois !